

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1953)
Heft: 8

Artikel: "Notes et souvenirs"
Autor: Cacheux, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-625639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et possède encore l'aimable lettre par laquelle l'auteur de l'œuvre me remercia de cette manifestation juvénile. Mais aussi les collègues PSAS d'Hodler, alors sous la présidence de Max Girardet, ainsi que la Société des beaux-arts de Zurich prirent énergiquement parti pour lui; la Commission fédérale des beaux-arts résista à toutes les attaques et chargea Hodler de l'exécution de l'œuvre.

On tergiversa malheureusement pendant dix ans avant de confier à Hodler la décoration de la paroi opposée de la salle d'armes. En 1916 il présenta les premiers projets de la «Bataille de Morat», commença en plusieurs variantes le travail en grandeur d'exécution, mais la maladie et l'épuisement ne lui permirent pas d'amener l'œuvre à chef; c'est pourquoi nous n'en voyons sur la paroi prévue qu'un fragment encore que ce soit un témoignage des plus vigoureux de sa maîtrise.

L'assemblée générale de Romont, 1er juillet 1917 fut la dernière présidée par notre ami Hodler. Joyeux comme il l'était toujours parmi nous, nous ne perçumes aucun signe du déclin qui s'annonçait. Souriant, le traditionnel chapeau melon rejeté en arrière, il gravit la rampe menant au château et jetant sa petite valise aux collègues déjà rassemblées, leur dit: «Me voilà!». Et la première chose qu'il annonça, rempli de joie, à l'assemblée fut que la grande majorité des collègues qui nous avaient quittés à l'assemblée d'Olten, avaient réintégré sa société. La séance se déroula dans le calme et tous les objets à l'ordre du jour furent liquidés. Le secrétaire central Th. Delachaux put relever dans l'«Art suisse»: «Notre président Hodler n'eut pas grand-peine à faire façon de nous et jamais assemblée ne montra plus de confiance et de docilité. Tous emportèrent de Romont le meilleur souvenir des heures passées.» Qui eût pu supposer que ces heures seraient pour nous celles où nous prendrions congé de notre président central Hodler? . . . Le 15 novembre 1917 il assista pour la dernière fois à une séance du comité central. Au printemps de 1918 Genève conféra à son grand concitoyen la bourgeoisie d'honneur. Il assista encore, à la Galerie Moos, à l'ouverture d'une exposition de ses dernières œuvres. Hodler mourut prématurément le 19 mai 1918 à l'âge de 65 ans, douloureusement pleuré par tous ceux, au pays et à l'étranger qui comprirent la grande perte que ce départ signifiait pour l'art. Plusieurs de ses collègues et amis

l'avaient précédé dans la mort, parmi eux Albert Welti en 1912, Rodo de Niederhäusern en 1913, Max Buri en 1915. Au Cimetière de St. Georges, le vice-président W. Röthlisberger prononça des paroles émues à la mémoire de notre fidèle et inoubliable président central; Righini parla au nom de la Commission fédérale des beaux-arts, de la Société des beaux-arts de Zurich et de la Ville de Zurich; M. le procureur général G. Navazza, au nom des autorités genevoises; M. A. Ruetschi, de l'Association des Amis des Arts de Zurich; M. le Prof. Ganz, pour Bâle dont l'Université avait à l'époque conféré à Hodler le titre de docteur honoris causa; M. Mairet pour les artistes genevois; M. E. Borel pour la Société bernoise; enfin un ami d'Hodler, M. Lachenal, ancien président de la Confédération, qui prit toujours son parti au temps des luttes.

En 1918, la peinture murale d'Hodler «Regard vers l'infini», créée pendant les dernières années de sa vie, fut placée sur la paroi du vestibule supérieur du Kunsthau de Zurich. Berne organisa en automne 1921 une grande exposition rétrospective; à cette occasion le comité central invita toutes les sections à une «journée hodliérienne».

Un nouveau président central devait être élu à l'assemblée générale du 23 juin 1918. A l'unanimité fut élu W. Röthlisberger, jusqu'alors vice-président; il fonctionna jusqu'en 1921. Son successeur fut jusqu'en 1928 S. Righini. Il n'y a pas lieu de souligner ici avec quel grand dévouement tous deux s'acquittèrent de leur tâche, si lourde de responsabilités.

Innombrables sont les publications parues sur Hodler avant et après son décès. Mentionnons spécialement l'ouvrage en 4 volumes de C. A. Lossli, entrepris du vivant d'Hodler et terminé en 1924: Ferdinand Hodler, sa vie, son œuvre, L'«Art suisse» consacra en 1918 à Hodler un numéro spécial, richement illustré, avec des articles d'Alexandre Mairet et de C. A. Loosli. Et si aujourd'hui le 100e anniversaire de sa naissance rappelle à nouveau le souvenir d'Hodler, le présent article de l'«Art suisse» a pour but non seulement d'honorer la mémoire du grand artiste mais aussi de nous rendre à nouveau conscients de la grande reconnaissance que nous devons à notre cher et vénéré président central pour son dévouement et son activité de dix années, consacrée au bien de la Société des PSAS.

(Trad. A. D.)

Willy Fries, Zurich.

«Notes et souvenirs»

Et dire qu'il y a soixante huit années, que tout jeune, j'ai entendu prononcer cette merveilleuse sentence par Ferdinand Hodler, dans une de ses trop éphémères leçons, et que cette maxime me soit sortie de l'esprit pour y réapparaître trop tardivement pour devenir fructueuse!

Il m'avait dit: «Ne donne pas à chaque chose la même importance».

Peut-on concevoir que je ne fusse pas ébloui par cette pensée géniale qui dans sa simplicité, renferme la

révélation de l'unique moyen qui permette à l'artiste d'exprimer ses sensations?

Il m'avait dit aussi s'être plusieurs fois enfermé dans son atelier non pour y peindre, mais pour s'isoler, méditer et réfléchir sur son art, pour faire le bilan des qualités et défauts de ses travaux, pour discerner ceux dans lesquels il se trouvait le mieux représenté, ceux où il découvrait sa vraie nature, où ses prédilections se manifestaient afin de diriger son travail dans le sens et l'esprit qui convenaient à sa nature pour le représen-

ter totalement. Il prétendait avoir retiré de ces réflexions des directions précieuses ayant eu l'avantage de raccourcir le temps des expériences fâcheuses, des tâtonnements, des redites; il était persuadé qu'elles avaient été salutaires.

Il est nécessaire de se connaître entièrement, me disait-il, pour pouvoir s'exprimer selon sa nature, en toute liberté, afin que la pensée dirige le travail selon notre tempérament. Et il ajoutait: Tu sais, le pommier produit des pommes et non des poires, eh bien nous devons produire des fruits bien à nous qui ne ressemblent pas à ceux des autres, qui s'en différencient, produire nos fruits, ceux faits de notre sève et pour cela nous devons nous dégager des influences.

* * *

Notre Société des peintres et sculpteurs (Groupe de Genève) ayant décidé de faire une exposition, Hodler fut nommé du jury; j'en fis également partie; nous examinâmes les toiles les unes après les autres, critiquant, admirant et votant. Devant un paysage où, je me souviens, il y avait des peupliers, le jury se partagea en deux parties, l'une pour l'acceptation, l'autre pour le refus. Hodler qui appréciait cette peinture d'ailleurs avec raison, voyant que les membres du jury s'opposaient à son acceptation, tenta d'en expliquer les réelles qualités, le rythme, la vision réaliste picturale, et l'on vota à nouveau; le résultat n'ayant pas changé ce fut le refus.

Hodler devint furieux, menaçant ses collègues avec sa badine en les invectivant puis frappant violemment avec sa canne sur la table, pris son chapeau et partit.

L'un de nous se précipita vers lui pour le retenir mais ce fut peine perdue. J'ai compris dès lors qu'il put si bien concevoir un guerrier furieux.

Et lors d'un dîner organisé par la société des peintres et sculpteurs de Genève, il se passa là un événement déconcertant.

A ce dîner j'avais eu le plaisir d'être placé à côté d'Hodler, pourtant ce soir-là, j'aurais préféré ne pas y être.

Vers la fin du dîner, après les discours d'usage, un collègue ayant tressé une couronne de laurier, vint derrière Hodler pour lui placer cette couronne sur la tête.

Hodler se leva furieux, ses yeux lançaient des éclairs, pâle, tremblant, il jeta cette couronne à terre, monta sur la table en face de lui tenant son verre à la main, le brisa sur la table, le vin jaillit sur nous tous, nous injuriant comme si nous l'avions blessé, nous criant: Vous êtes tous des...

Le mot dont il se servit exprimait un endroit qu'en d'autres circonstances Hodler ne méprisait pas; et il se rassit, essoufflé, rageur, continuant à nous insulter, même ses meilleurs amis.

J'eus beaucoup de peine à le calmer, à lui expliquer la bonne intention qu'avait eu notre collègue dont la pensée n'avait pas été de le ridiculiser comme il le croyait, mais bien de l'honorer.

Après avoir employé les pauvres moyens que j'avais à ma disposition, Hodler finit par se calmer mais la soirée fut ratée par cet incident; jusque là elle avait été gaie et cordiale.

* * *

Un soir Hodler fut invité à dîner dans une famille aisée; la jeune fille de la maison tout en souriant se dirigea vers lui pour lui présenter un petit album et un crayon, le priant de bien vouloir faire un petit croquis ou bien d'écrire une pensée, une sentence.

Tout de suite Hodler accepta, non sans rire malicieusement.

Il ouvrit le petit livre qui contenait de nombreux témoignages de sympathie et d'admiration.

Sur une feuille blanche Hodler commença à tracer des lignes verticales comme en font les enfants pour apprendre à écrire; puis en dessous, des lignes obliques, de gauche à droite ensuite de droite à gauche et dans une série au bas de la feuille il en fit d'horizontales, puis il écrivit: «groupes rythmés», signa et remit le petit livre à la jeune fille qui, confuse, désappointée ferma le livre, remercia et reprit sa place.

C'était le coup de l'album.

Hodler s'y attendait pour l'avoir déjà subi ailleurs; il s'était préparé à y répondre à sa manière, d'une part en émettant une théorie qui lui tenait à cœur et qu'il pratiquait à cette époque avec passion et en même temps voulait donner une leçon à ces jeunes filles qui profitent de ce que leurs parents reçoivent à dîner un artiste pour lui mettre le grappin dessus et obtenir de celui-ci un dessin gracieusement, à bon compte.

Hodler jubilait d'avoir pu exécuter sa farce et mystifier des bourgeois.

* * *

Ayant quitté Genève pendant quinze années, je venais d'y rentrer, appelé à enseigner le dessin dans une Ecole d'Art et presque chaque jour je rencontrais Hodler sur le pont du Mont-Blanc; il allait travailler à son atelier de la rue du Rhône et moi aux Arts Industriels.

Nous nous serrions la main et échangeions nos vœux pour le travail de la journée; nos entretiens étaient de courte durée, pourtant un jour Hodler me parla plus longtemps que de coutume mais il ne sut pas la peine qu'il me fit.

«Oui, me dit-il, tu préfères avoir le collier plutôt que de faire de la peinture et te vouer complètement à ton art». — «Mais non, lui dis-je, je préférerais peindre mais j'ai envers les miens des obligations; ayant femme et enfants je dois subvenir à leur existence.» «Oui, oui, dit-il, avoue que tu n'as pas eu le courage de ne faire que de la peinture et c'est pour cette raison que tu as choisi le collier». Il ne manquait plus qu'il me dise: comme un chien.

Je quittai Hodler, non sans lui serrer la main car je l'aimais et avais pour lui une grande admiration mais j'étais vexé, peiné et lui en voulais de sa dureté germanique.

Plus tard, connaissant mieux Hodler, ayant réfléchi à cet incident, j'ai jugé autrement le comportement d'Hodler.

J'ai l'impression que ce qui l'a déterminé à me parler de la sorte, c'est que lui avait eu le courage de tout sacrifier bien qu'étant dans la misère, de lutter contre les pires difficultés pour se consacrer entièrement à son art.

Depuis lors, nos relations furent très cordiales et chaque fois qu'Hodler avait terminé une œuvre importante, il m'invitait à aller la voir.

A. Cacheux